Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 13 (1875)
Heft: 32

Artikel: Lo Pâo d'Etagnires
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-183333

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 05.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

sortit de sa poche un gros morceau de pain, et pendant qu'il le rompait dans sa tasse, il demanda au garçon : Qu'est-ce que je vous dois ?

— Un franc cinquante, Monsieur !

— Comment dites-vous ? demanda le touriste en ouvrant de grands yeux, un franc cinquante !

— Oui, Monsieur.

— Eh bien ! pardon, excusez-moi, j'aime mieux reprendre mon pain.

Le pasteur de D... avait chargé un de ses paroissiens de lui procurer un moule de hêtre. Le bois fut amené quelques jours plus tard ; il était beau et sec, mais quand il fallut régler compte, le pasteur fit une grimace significative. Le paysan estimait son bois à un prix vraiment exagéré. Insensible aux justes observations de l'acheteur, il prétendait au contraire lui avoir fait une faveur.

Voyant la discussion prendre une tournure fâcheuse, le pasteur se rappelant sa mission religieuse et pacifique, céda le pas au rusé paysan et lui dit en déposant les écus sur la table :

« Eh bien ! pour en finir, Daniel, voilà votre argent. Vous profitez si peu du ministre le dimanche, qu'il faut bien que vous en profitiez la semaine. »

Un Anglais dînait dernièrement à l'hôtel du Grand-Pont.

— Garçon, dit-il, donnez-moi des pommes de terre frites.

Un instant après, le garçon lui présenta gracieusement le plat.

— Aoh ! j'avais demandé à vous des pommes de terre frites.

— Eh bien ! voilà, Monsieur !

— Non, non, ce sont des pommes de terre sautées.

— Pardon, Monsieur, ce sont des pommes de terre frites.

— Aoh ! expliquez à moi la différence entre les pommes de terre frites et les pommes de terre sautées.

— Monsieur, dit le garçon impatienté, les pommes de terre sautées sont rondes et les pommes de terre frites sont carrées.

L'Anglais peu satisfait de la réponse tourna le dos et attaqua un autre plat.

Lo pâo d'Etagnires.

Kiquelikiiiî !...

« Vaiquie'trâi z'hâorès ! hardi, frou ! sein quiè lo villho va veni gongounâ perquie ! »

L'est dinsè que ti lè matins lo vôlet à Marqu'Henri dèvessâi sè lévâ quand on lo criâvè du la dzenelhire.

Quand lo Diuste (Auguste) s'eingadza et que l'eut reçu d'airès, ye démanda :

— A quinn'hâora sè lâivè-ton noutron maîtrè ?

— Quand lo pâo tsantè.

— Eh bin ! c'est cein.

Dinsè que vo veni dè lo vairè, lo pâo kiquelikivè dza à trâi z'hâorès dâo matin, et n'iavâi pas à martchandâ, sè faillai remouâ.

Onna demeindze que Diuste étâi z'u âi felhiès pè Morreins, s'attarda avoué clliâo gaupès, po cein que iavâi z'u dâi seméssès et que la jeunesse de Morreins avâi fé on petit rigodon, et ma fâi la né coumeincivè à s'allâ cutsi quand r'arreva à Etagnires.

L'avâi sonno et lo pâo allâvè bintout tsantâ.

Sè peinsa : Aque ! droumetré bin on momeint, mâ l'est cé tsancro dè pâo !.... S'on l'âi tosâi lo cou !... sein quiè n'ia pas mèche de s'étaidrè onna menuta.

Et ye s'ein va dein la dzenelhire po bailli s'n'afférè âo bœilan ; mâ quand l'eintra, conto que lè dzenelhiès lo priront po lo bounosé, kâ le sè mettiront à sécâorè lè z'âlès, que cein vo fasâi on oura ! et pi c'étâi dâi co, co, co, co, et dâi ki, ki, ki, ki, que cein vo fasâi bin mé dè trafi què lo kiqueliki dâo pâo, et que Marqu'Henri sè léva po veni vairè, avoué on chaton à la man, quinna chetta l'étâi cein.

— Hé ! hé ! per lé : qu'est-te çosse, que cria ?

Adon Diuste que sè trovâvè veindu, lâi dese :

— L'est mè noutron maîtrè.

— Et que fas-tou quiè ?

— Y'arreindzo lo relodzo !

Rimer comme hallebarde et miséricorde signifie ne pas rimer du tout, et voici l'origine de cette locution.

La hallebarde fut introduite en France par les Suisses au XVe siècle, et vers la fin du XVIIIe, c'était encore l'arme des Suisses préposés à la garde des résidences royales. — Un marchand de Paris eut le chagrin de voir mourir le Suisse de St-Eustache avec lequel il était lié d'amitié. Il voulut composer pour son ami une belle épitaphe, mais comme il n'avait aucune notion de l'art poétique, il s'adressa à une personne qui lui dit qu'il était absolument nécessaire pour la rime que les trois dernières lettres du second vers fussent les mêmes que les trois dernières du vers précédent. Le bonhomme retint cette leçon, et après beaucoup de travail accoucha du quatrain suivant :

Ci-gît mon ami Mardoche ;
Il a voulu être enterré à Saint-Eustache,
Il a porté trente-deux ans sa hallebarde ;
Dieu lui fasse miséricorde.

L. Monnet.

La livraison d'*août* de la *Bibliothèque universelle et revue suisse* contient les articles suivants : I. L'historien Rapin-Thoyras et sa famille, par M. *Alphonse Rivier*. — II. La philosophie des fondateurs de la physique moderne, par M. *Ernest Naville*. — III. Le docteur Weisemann. Nouvelle par Mlle *Julie Ancvelle* (3me partie). — VI. L'exposition suisse de peinture, salon de 1875, par M. *Eug. Rambert*. — V. La France actuelle, par M. *Ed. Tallichet* (7me partie). — VI. L'armée italienne pendant le choléra de 1867, de M. *Ed. de Amicis* (suite). — VII. Chronique parisienne. — VIII. Chronique italienne.

Bureau chez Georges Bridel, place de la Louve, Lausanne.

LAUSANNE — IMPRIMERIE HOWARD-DELISLE ET F. REGAMEY